

De la haine de soi à la haine de l'autre

Avec son nouveau livre, Didier Luru semble se détourner de l'amour, le thème de prédilection de ses précédents ouvrages : *Père-fille*, *La folie adolescente*, ou *Folies d'amour*. Un livre destiné à un public averti mais non spécialisé, qui lui donne l'occasion d'adresser à ses lecteurs son inquiétude de psychanalyste : dans la vie de ses patients, dans les séances, la haine infiltre tous les rapports sociaux qu'ils soient amoureux, familiaux, politiques ; la haine menace, selon lui, l'essor de la culture. Il introduit son propos par une question universelle : « Pourquoi tant de haine ? » et son dernier chapitre pré-conclusif est aussi une question : « Faire reculer la haine ? » Autant dire que l'ouvrage n'apportera pas les réponses qui apaiseraient l'inquiétude de l'auteur.

« Ne pouvant prendre pour loi une parole qui énoncerait : « Tu haïras ton prochain comme toi-même », le principe religieux est édicté au nom de l'amour », Luru propose ainsi le renversement de la parole biblique qui fait lien obligé entre l'amour et la haine, la première contre-investissant la seconde. L'auteur est sur le droit fil de la pensée freudienne évoquée dans son premier chapitre : « l'amour de soi fonde la haine », écrit-il à propos du bébé - *ruthless*, sans égard, aurait préféré écrire Winnicott. La haine se développe ensuite entre narcissisme et Œdipe.

Difficile alors d'établir un lien de causalité univoque entre haine de soi et haine de l'autre. Qui de soi ou de l'autre est cause de haine ? L'auteur hésite entre les deux options selon qu'il privilégie un narcissisme primaire pré-objetal, ou une altérité qui serait à l'origine du narcissisme. Peu importe l'ambivalence des sentiments, l'amour-haine est protecteur tant que la haine ne prend pas le dessus et transforme le binôme en haïr/se haïr.

La rivalité fraternelle du couple biblique Abel et Caïn est un paradigme de la haine, Didier Luru se montre convainquant. La jalousie de Caïn est inaugurée par l'injustice que constitue le regard de Dieu, un « regard asymétrique » adressé à Abel qui a su le complaire. La haine du frère se fonde sur le déficit d'attention et de valorisation du père. Un paradigme qui permettra à l'auteur de former le vœu d'une éducation bienveillante, respectueuse des évolutions singulières des enfants et des élèves. Un vœu pieux ? Peut-être, mais qui, sinon l'analyste qui accueille les souffrances des enfants et des adolescents, serait légitime pour en formuler l'urgence ?

Ce livre est émaillé de vignettes cliniques et de références littéraires, théâtrales, cinématographiques qui déclinent les innombrables figures de la haine : à l'adolescence, dans le couple, dans le rapport à son propre corps et dans les occurrences de la pathologie : obsession, paranoïa, dépression. C'est une des qualités de cet ouvrage que de proposer le prisme de la haine pour éclairer autrement la vie libidinale.

Un exemple issu de la clinique de l'auteur auprès d'adolescents : c'est un sujet que Luru ne prénomme pas, contrairement aux autres cas. Un oubli ? Probablement pas, ce garçon est innommé parce que d'abord, il ne s'est pas reconnu dans le miroir et ensuite qu'il « s'est mal vu ». En l'occurrence, non par l'autre, dans un moment persécutif, mais par lui-même, dans un mouvement dissociatif. Il se lacère alors le visage : « Il s'est vu comme si un autre le regardait avec une dimension de malveillance et de haine (...) Il lui fallait rayer son inscription dans une lignée pour advenir enfin comme sujet » écrit son psychanalyste à l'issue d'une thérapie qui fut productive. Bien sûr, la dimension transférentielle de ces mouvements haineux envers soi-même, envers les autres, affleure dans chacune des vignettes : la haine maltraite le psychanalyste, dont chaque interprétation, chaque regard, chaque geste est l'occasion d'une déferlante haineuse dont on se demande comment l'analyste en subit le contre-transfert sans dommage. Luru semble encaisser les

attaques avec fermeté et bienveillance, et ses interprétations portent. On aurait toutefois aimé en savoir un peu plus, connaître ses errances ou ses ratages. Il faudra probablement attendre un autre ouvrage adressé aux psychanalystes.

Je donnerai un second exemple cette fois-ci des plus banals : la haine est d'autant plus forte dans le couple que l'amour a connu un intense investissement par l'un et l'autre partenaire. Lauru donne l'exemple du roman de Simenon, le *Chat*, adapté à l'écran par Garnier-Deferre avec Simone Signoret et Jean Gabin. Le couple de retraités vit dans une méfiance réciproque depuis que le chat de l'homme est mort : l'homme soupçonne sa femme de l'avoir empoisonné. Une haine « qui ne s'encombre d'aucun semblant ». Leur folie n'est pourtant pas paranoïaque, mais ordinaire : Lauru écrit : « Ils agissent par amour, en ce sens que la haine est venue s'insérer précisément en lieu et place de l'amour. Exemple d'une haine qui persiste à unir un couple, une fois brûlés les feux du désir. » Un exemple parmi d'autres d'une pulsion de mort au service de la libido. L'intrication des pulsions est une règle qui suppose qu'amour et haine se conjuguent ; on se demande in fine si « faire reculer la haine » peut être un objectif social et politique crédible. Par contre on comprend mieux l'objectif que l'auteur se donne dans certaines cures : pacification, réconciliation sont des mots souvent utilisés, comme résolutoires de passions haineuses qui ne connaissaient plus l'ambivalence, l'*ambitendance* des sentiments avant la cure de parole chez l'analyste. Didier Lauru, attentif au langage de la haine constate que le fameux « J'ai la haine » est l'exemple éloquent d'une démétaphorisation dans l'acte de langage : « puisque l'autre ne m'aime pas, je le hais » doit être entendu comme un défi transférentiel lancé à l'analyste.

Ce défi doit être relevé pour réduire ses conséquences délétères sur la vie culturelle. Quant au fait que nous soyons entrés dans une « civilisation de la haine », je laisserai cette opinion pessimiste à l'auteur. Il me semble que la créativité, évoquée dans ses cures et dans la vie de ses patients, restera en toute circonstance et malgré les vicissitudes, l'indice de vitalité de la culture. »